

A la recherche du temps passé...

Découvrir le volcanisme islandais avec Xavier MARMIER

« Ce qui m'intéressait vivement, alors, c'était de reconnaître çà et là des analogies entre les sites, les mœurs des divers lieux que je parcourais et les sites et les mœurs de la Comté... en Islande, les tourbières marécageuses comme celles de Frasne et Bonnevaux » .

Xavier MARMIER,
Académie de Besançon (1842)

Qui ne se souvient de l'éruption, en avril dernier, de ce volcan islandais inconnu - Eyjafallajökull - qui paralysa la circulation aérienne, dans l'hémisphère nord, pendant plusieurs jours ? On redécouvrait cette île perdue de l'Atlantique-nord, stratégique pendant la Guerre froide, oubliée, aujourd'hui. On oubliait aussi que l'un des premiers explorateurs ou découvreurs en fut, au XIX^{ème} siècle (1836), le Pontissalien, Xavier Marmier (1809-1892), esprit aux multiples facettes de poète, romancier, journaliste, grand reporter avant la lettre, découvreur de l'hémisphère-nord dans sa partie la plus septentrionale : Islande, Scandinavie, pôle nord.

Xavier Marmier qui débute sa carrière comme bibliothécaire aux côtés du Comtois Weiss, se révèle un touche-à-tout de talent, monarchiste tenté par l'action politique quand il se présente par deux fois aux législatives dans l'arrondissement de Pontarlier en 1876 et surtout 1877, après la crise du 16 mai. Il sera toujours battu,

faute de faire campagne, la première fois, car il refuse de quitter Paris où il vient d'être élu à l'Académie française (1870). La deuxième fois, il parcourt les villages du Haut-Doubs, mais se plaint de l'inconfort des lieux, alors qu'il estime avoir déjà payé très cher sa présence à Paris pendant les quatre mois du siège. Il dénonce les campagnes du Haut-Doubs, avec leur « amas de fumier » et « la stupidité des gens qui l'écoutent ».



En revanche, le compte-rendu de son voyage en Islande (1837) mérite la relecture, celle d'un texte imprégné de romantisme, puisé aux meilleures sources, dans la description du Nouveau monde par Chateaubriand. «... Pendant que nous accomplissions ainsi péniblement notre ascension, le ciel

s'était assombri. Le vent sifflait, la pluie tomba à flots, et, un peu plus haut, cette pluie était de la neige. Alors, une brume épaisse enveloppait la montagne; un rideau de nuages nous serrait dans ses sombres replis et nous ne distinguions plus rien autour de nous. Notre guide, las et découragé, refusait d'aller plus loin. Nous n'étions encore que sur le premier cône de l'Hécla; nous voulions continuer notre route jusqu'au bout. Après avoir employé toute notre éloquence de voyageurs, nous finîmes par le décider à nous mener jusqu'au pied du second cône; là, nous demandâmes à aller au milieu, puis au-dessus, et enfin sur la cime de l'Hécla. L'orage avait cessé. Un rayon de lumière perçait à travers les brouillards; mais c'était ce rayon de lumière qui ne sert qu'à faire mieux ressortir l'obscurité. Nous distinguions au-dessous de nous, les montagnes comme des masses confuses, la plaine couverte d'une brume épaisse, et à travers cette brume, cette plaine, ces montagnes, le soleil voilé par les nuages projetait en loin une lueur vague, une teinte blafarde. Et tout était morne, silencieux comme le désert, profond comme l'abîme. Pas un cri ne se faisait entendre; pas un être vivant, pas une plante ne se montrait à nos yeux. On eût dit la nature morte, entourée par la nuit, plongée dans le chaos.

Tout à coup, le rideau de nuages se déchire, l'azur du ciel reparaît, les rayons de soleil éclatent dans l'espace. Le long de la vallée, le vent balaye le brouillard, qui s'ouvre, s'éclaircit, et s'en va par lambeaux, léger et transparent comme une voile de gaze. D'un côté, nous voyons reparaître toutes les montagnes qui environnent l'Hécla, avec leur crête rouge et leurs abords cendrés; de l'autre, les Snoefial qui portent dans les nues leurs épaules de neige et leurs pics de glace, brillants comme des pointes de lance aux rayons du soleil. A nos pieds, la plaine se déroule au loin avec les lacs d'eau limpide, qui parsèment sa robe verte comme des diamants et les deux rivières qui la traversent comme des guirlandes. La montagne bleue, voisine du Geysir, s'élève au milieu de la vallée; et devant nous, à l'horizon, nous apercevons comme une ceinture d'or, la pleine mer, étincelante de lumière et les îles Westmann.

Nous restâmes saisis d'un sentiment inexprimable d'admiration en face d'un spectacle si inattendu. C'était le jour du printemps de cette nature désolée; c'était le *fiat lux* de cette nuit de chaos; alors, nous oubliâmes en un instant et la fatigue de notre excursion et le froid et la neige. Nous saluâmes d'un cri de joie enthousiaste ces solitudes lointaines, et notre vieux guide lui-même partageait nos transports. C'était la seconde fois de sa vie qu'il montait jusqu'au haut de l'Hécla et la première fois qu'il y montait avec des Français...

Lettres sur l'Islande (1837)